

**Les grands témoins de notre temps.
Rencontre avec le Père Joseph Wresinski.
La Vie, Paris, Juin 1987.
Entretien avec France de la Garde.**

Prologue du présentateur du journal « LA VIE » :

Aujourd'hui en France, deux millions et demi de personnes ne disposent pas d'un revenu suffisant pour vivre. C'est à ce Quart Monde, à ce peuple de pauvres, de méprisés, d'exclus, ce peuple qui ne se sauvera qu'ensemble, dit-il, que le père Joseph se consacre corps et âme. En 1957, il a alors quarante ans, il fonde le Mouvement ATD Quart Monde - Aide à Toute Détresse -, avec les trois cent familles du camp des sans logis de Noisy-le-Grand.

*C'est le début d'une action qui prendra immédiatement une dimension internationale, portée par les pauvres eux-mêmes et par des centaines de volontaires permanents.
Le père Joseph est interrogé par France de la Garde.*

N.B. : Pour la suite de l'entretien et faciliter le suivi du dialogue, les noms des deux interlocuteurs seront désignés par les lettres suivantes : France de la Garde : F.D. et Père Joseph : P.J.

F.D. - Vous êtes né à Angers en 1917. Le Quart Monde, vous l'avez connu dès votre enfance, tout petit, dans la pauvreté, la honte et la violence. C'est vous qui avez associé ces trois mots un jour. Quels souvenirs marquants est-ce que vous avez de votre enfance ?

P.J. - L'enfance des enfants pauvres, elle vous plonge d'emblée dans l'injustice. Mais en même temps, elle vous fait connaître l'amour. Cela a été, dès le point de départ de ma vie, cette contradiction entre d'un côté l'injustice que vivait ma mère, les difficultés qu'elle rencontrait, le mal qu'elle devait se donner, et puis en même temps, cette pauvreté, cette misère qui nous accablait, étaient une force pour nous. Elle nous permettait, je dirais, d'affronter ce que je pourrais appeler les grands. La misère que nous vivions, la détresse qui était la nôtre, obligeaient les gens à s'occuper de nous.

F.D. - Vous, vous avez gagné votre vie dès l'âge de quatre ans ?

*P.J. - En effet dès l'âge de quatre ans, j'ai été amené à gagner ma vie en allant répondre la messe. C'était un métier pour moi, parce que cela me permettait de pouvoir manger tous les matins à ma faim, puisque après la messe nous avions un bol de lait, du café au lait, et puis du pain. Le dimanche, du beurre sur le pain.
Et puis on avait aussi quelques sous, deux francs, je crois me souvenir, que nous avions par semaine. C'était donc un gagne-pain pour..., un gagne-pain pour moi.*

Ma mère a été toujours aidée, d'une façon ou d'une autre, parce que - et c'est là peut-être la réserve- parce que, malgré sa misère, elle est restée une femme honorable, une femme fière. Elle était fière de ses enfants parce que elle les tenait propres, elle nous obligeait à être très polis. Et ceci, pour pouvoir se faire respecter, pour être reconnue comme une bonne mère.

A un moment, nous étions tellement malheureux, qu'on a proposé à ma mère que je rentre chez les Orphelins d'Auteuil, pour apprendre un métier, de façon... Et puis aussi parce que j'étais insupportable, vu que j'allais voler les poires chez les voisins, je faisais tous les tours possibles et inimaginables. Un jour, je me vois encore rentrer, n'est-ce pas, dans..., dans le café du coin, n'est-ce pas, chez le ..., celui qui vendait le..., le tabac, le..., les cigarettes. Et puis, avec un revolver à bouchon, crier : « haut les mains » et puis prendre quarante francs, quelques francs qui étaient là sur la table et partir. Au fond, je n'en manquais pas une, si vous voulez !

F.D. - Ce/a vous permet de comprendre aujourd'hui les petits..., ce qu'on appelle « les petits loubards » ou « les petits délinquants »...

P.J. - Si j'étais né aujourd'hui, dans le contexte actuel de notre société, on me mettrait certainement en maison de correction. Vous comprenez ?

La chance que j'ai eu, c'est de naître, n'est-ce pas, soixante-dix ans avant. Là encore, on respectait encore les enfants. On comprenait que les enfants avaient des besoins parfois de s'extérioriser, de montrer de l'imagination, de la créativité en faisant des bêtises.

Bien sûr, le quartier était plutôt réticent, et ma mère, elle en souffrait ! Elle avait peur que cela marque la famille. On lui a proposé de me mettre aux Orphelins d'Auteuil. Et puis tout le monde s'était activé. Et puis la veille du départ, ma mère a dit : « Non ! Tu n'es pas orphelin, tu as une mère. Tu as une mère ! ». Et à partir de ce temps, de ce moment, les rapports avec les gens aisés de la paroisse ont changé du tout au tout.

F.D. - C'est de là qu'est né aussi votre..., je dirais, votre passion pour la famille dans le Quart Monde. Vous tenez beaucoup à ce qu'on parle des familles.

P.J. - En effet, parce que ma mère était seule, elle avait quatre enfants ; notre père était parti. Mais grâce à ma mère, au fond, on n'a pas été malheureux, hein. On a été humiliés, mais elle nous a toujours remontés. Et puis, grâce à ma mère, nous avons une identité, nous étions quelqu'un dans le quartier. On nous appelait les « Kikis » à cause de notre nom. Elle imposait... Je dis : c'est ça la force des pauvres, c'est qu'ils peuvent imposer, ce que les riches ne peuvent pas s'imposer les uns par rapport aux autres. Ils dépendent d'une certaine manière trop des uns, des autres. Et que les pauvres, au fond, peuvent se créer un monde, non pas marginal, non pas du tout, mais un monde, je dirais un monde de respect, un monde d'honneur, de fierté. Ils peuvent être fiers, parce que ils endurent tellement, ils ont tellement de peine à vivre. Ils ont tellement de mérite, même s'ils ne sont pas reconnus ces mérites, qu'ils peuvent..., ils peuvent vraiment s'imposer. Et moi, tous les pauvres que j'ai rencontrés dans ma vie, et bien, se sont toujours imposés à moi. Ils se sont jamais,... ils n'ont jamais été serviles par rapport à nous, à nous les volontaires. Jamais serviles, parce que ils sentaient que nous les respections, et que, au fond, heu..., nous n'avions peut-être pas d'argent à leur donner, mais nous avions l'honneur,... L'honneur ! Et nous leur permettions de vivre l'honneur. Et ceci,... c'était ça que toujours les pauvres nous ont dit : « Au fond, on n'est pas toujours d'accord avec vous, avec vos manières de faire à vous, les volontaires, mais ce que nous devons reconnaître, c'est que vous nous avez rendu l'honneur. »

F.D. : -Rendu l'honneur!...

P.J. - Et vous nous avez permis de le garder.

(Intermède musical).

F.D. - Vous quittez l'école à treize ans, père Joseph. Vous devenez apprenti pâtissier. C'était un métier qui vous plaisait ?

P.J. - Quand j'ai commencé à penser à apprendre un métier, bon, il y avait une pâtisserie qui était ouverte. C'était, non pas une pâtisserie d'ailleurs, c'était un dépôt. Il y avait une pancarte qui était sur la devanture : « On cherche un enfant pour apprendre, un jeune pour apprendre, n'est-ce pas, le métier de pâtissier. ». Alors, j'ai été la voir cette dame, et puis je lui ai dit : « Ecoutez, moi je veux bien être pâtissier. » C'est comme ça que je suis rentré dans la pâtisserie.

F.D. - On ne choisit pas en Quart Monde, on va là où l'on peut ?

P.J. - Non pas où l'on peut, mais là où, je dirais, n'est-ce pas, les circonstances vous conduisent. Et ça, ça a toujours été, au fond, la..., la chance que m'a appris la misère. La misère m'a appris, à ne jamais refuser ce qui nous était offert comme un don, au fond.

F.D. - Un des « dons » de cette époque, c'est la rencontre de la JOC, la Jeunesse Ouvrière Chrétienne ?

P.J. - Pâtissier, j'ai eu l'occasion comme ça, de..., d'entrer dans la JOC Je vois toujours, c'est Edouard Landas, un soir, je me promenais comme ça, sur le pont, n'est-ce pas, j'étais à ce moment-là, j'étais à Nantes, à ce que l'on appelait à ce moment-là, « les ponts de l'Estuaire ». J'étais là donc sur ce pont, et j'étais comme ça à regarder l'eau, et puis, il y a Edouard qui était un copain, il me dit :

-« Tiens, ce soir je vais à une réunion. »

- Alors je lui dis : - « Tu sais ! ... Une réunion de quoi ? Bon. »

- (Edouard) : « Tu sais, c'est un curé qui mène ça. Ça serait bon... »

- « Tu sais hein, les curés, je ne vais pas m'amuser à m'encombrer ma vie. J'ai déjà tellement d'embêtés, sans encore me mettre encore un curé sur le dos. Et donc que,... Et puis on va commencer à me faire la morale... »

- (Edouard) : Et puis il me dit : « Non, tu sais, c'est tout simple. Viens donc, viens donc voir! »

- Alors donc, je le suis. Et puis on arrive là, et le père Gerbaud qui était un homme très fin, il me fait asseoir avec les autres, il me regarde un peu, comme ça, il me dit deux ou trois mots. Et puis il me dit : « Tiens, toi qui es nouveau là, Joseph, bien tu vas faire le compte-rendu de la réunion. ». D'un côté, n'est-ce pas, c'était un honneur, si vous voulez d'une certaine façon. Mais je n'écrivais pas tellement bien. Je n'étais pas tellement instruit. Je lui ai dit : « Bon, très bien... »

Alors je me suis mis à faire ce compte-rendu. Et puis on a commencé à parler de l'évangile, hein, de notre vie. Et des jeunes qui étaient là, commençaient à parler de la manière dont ils étaient traités en usine, ou à l'atelier. Et moi, cela me faisait souvenir que, moi pâtissier, j'étais obligé de me lever tous les matins au moins trois fois par semaine à trois heures du matin, que je vivais, n'est-ce pas, dans une toute petite piaule qui était mangée de punaises, hein..., qu'il fallait que je mette à mes pieds, aux pieds de mon lit, n'est-ce pas, qui était un châlit, n'est-ce pas, de mettre des boîtes pleines d'eau pour que les punaises, n'est-ce pas, ne montent pas.

Mais que les punaises, malignes comme tout, se mettaient au plafond et puis se laissaient tomber sur mon lit, n'est-ce pas...

Je me suis dit : « Mais au fond c'est vrai, nous vivons d'une drôle de façon. Nous nous crevons et nous ne gagnons presque rien, soi-disant, pour apprendre un métier. Et puis, on n'a même pas..., on n'est même pas logés comme il faut. Et puis même parfois, parfois on n'était même pas bien nourris, tout ça... » Mais ça m'a fait réfléchir, en faisant comme ça mon compte-rendu. Mais je me disais au fond, ces jeunes là, c'est..., ce sont mes copains, ils sont comme moi, ils essaient de comprendre, ils essaient de faire quelque chose. Et puis ma foi, j'y suis retourné. J'avais ce compte-rendu à faire, il fallait le terminer. Je l'ai donc rapporté. Et puis, je me suis engagé dans la JOC.

Et puis à ce moment là, il y avait la découverte,... la découverte par la JOC de la tuberculose chez les jeunes. Alors donc, je me suis lancé, moi aussi, à rechercher, sur les quais de la fosse, des jeunes qui étaient, qui étaient touchés par la tuberculose, comme ça. Et j'allais les voir, comme ça. On a même fait une pétition à l'époque. Et puis, c'était la première pétition que je fasse. Et je suis allé voir le maire, le maire de Nantes, avec cette fameuse pétition, et puis avec deux copains, dont Edouard Landas. Et bien sûr, nous avons été très très mal reçus et incompris. Mais nous nous sommes,... nous nous sommes entêtés. On a refusé de sortir, n'est-ce pas, de..., de la mairie, n'est-ce pas, tant que le maire, n'est-ce pas, ne dise pas : « Je vais prendre cette chose-là en main. Je vais y réfléchir ». Enfin c'était une certaine,... la première victoire.

Et cela me faisait penser, au fond, à toutes les victoires de ma mère et de ma jeunesse où, comme je vous dis, n'est-ce pas, la force des pauvres, n'est-ce pas, gagne toujours. Et si nous étions vraiment têtus, non pas pour soi, mais pour les autres.

Alors c'est ainsi, progressivement, je me suis remis à pratiquer,... à prier aussi. Et puis, un beau jour, j'ai dit au père Gerbaud : « Ecoutez, heu, pourquoi je ne serais pas prêtre ? » Mais pour moi, prêtre, c'était quelqu'un que j'aimais bien, c'était Jésus-Christ. Parce que il avait été, disait-on à l'époque, il était dans la dèche, dans la misère. Il avait beaucoup souffert. Il avait été..., il avait été chassé de partout. On l'avait méprisé, piétiné. Comme nous étions, nous jeunes, nous étions dans les mêmes conditions. Mais lui aussi s'était,... je dirais, acharné; il était têtu. Hein, moi ce que j'aimais dans le Christ, et que j'aime toujours, c'est qu'il était têtu. Heu... non pas pour lui, mais pour les autres. C'est pour ça que j'ai demandé à rentrer, n'est-ce pas, dans la prêtrise. Et le père Gerbaud, il s'est arrangé pour me faire entrer à Beaupréau au petit séminaire. J'étais un gosse de dix-sept ans, puisque je devais rentrer au régiment dans l'année suivante. Et puis, j'étais avec des enfants, des enfants, n'est-ce pas pratiquement, qui avaient douze ans, qui avaient treize ans dans la même classe, hein. C'était très, très, très, très, très dur, hein. D'ailleurs, j'apprenais pas beaucoup. Pour moi, mon souci, c'était quand même ces gosses du quai de la Fosse. C'était quand même toute cette jeunesse qui se perdait, et qui se perdait parce que, au fond, comme le maire de Nantes, on refusait de l'écouter. Et puis, il fallait s'acharner, s'acharner, s'acharner. Je me disais, comme prêtre, au moins j'aurai le pouvoir, le pouvoir que le Christ avait de.., d'affirmer que les..., les hommes..., et parce que je pensais aux jeunes à l'époque, que les jeunes, mes frères, et bien, étaient eux aussi, et bien, dignes d'être pris en considération. Et que, eux aussi, auraient quelque chose à faire et à dire plus tard dans un combat. Parce que, pour moi, j'ai toujours mêlé, et là c'est ma mère qui me l'a appris, et c'est ça encore un des dons que la misère m'a fait, c'est que ma mère m'a appris, n'est-ce pas pratiquement, qu'il ne fallait pas se battre jamais pour soi.

Ma mère qui avait un mal fou à nous élever, et bien... Ils avaient au-dessus, dans l'appartement au-dessus du lieu où nous habitons, il y avait un gamin là, Edouard, n'est-ce

pas, qui avait une mère qui buvait. Et souvent le soir, Edouard rentrait à la maison, la mère était ivre. Elle était..., elle était par terre, allongée par terre. Et lui, la tirait, la tirait pour la mettre sur le lit. Et puis, il descendait parfois chez nous et maman, et bien, l'accueillait, lui donnait... Et puis, ma mère !... Jamais, jamais, ma mère a accepté qu'un pauvre passe par chez nous, à côté de nous, sans le faire entrer, sans nous dire, tiens... Et puis c'était à nous les enfants... Et puis, je ne sais pas, ma mère avait ces délicatesses, ces petites choses de rien du tout que j'ai gardées d'ailleurs, que j'ai gardées, heu... offrir une fleur, offrir heu... un petit quelque chose, partager avec d'autres. Ma mère avait cela. Jamais elle ne... Ce n'était pas une femme, si vous voulez, qui se battait pour ses enfants. Elle..., elle m'a toujours donné l'impression, et plus je vais, plus je réfléchis, plus j'en suis convaincu, qu'elle se battait pour tous les enfants du monde à travers les siens. Et ça donc, quand j'étais au séminaire, c'est à ça que je pensais. Je pensais à tous ces jeunes. Et bien, il faut qu'ils se mettent debout, il faut qu'ils crient, non pas vengeance, mais Amour. Qu'ils réclament la justice. Après bien sûr, je suis allé au régiment. J'ai fait la guerre. J'ai été prisonnier, je me suis évadé. J'étais poussé à... Il fallait absolument qu'au régiment, n'est-ce pas, je distribue des tracts, des journaux, heu... vous comprenez, que je fasse le mur pour aller voir des gosses à côté de la caserne, n'est-ce pas. Et puis, bien sûr, je me suis fait prendre plusieurs fois. J'ai..., on m'a mis, n'est-ce pas pratiquement, en taule. Au fond, dès l'enfance si vous voulez, heu..., mon destin était tracé, hein. Je serai quelqu'un, n'est-ce pas, qui aimerait les autres, mais les enquiènerait.

(Intermède musical).

F.D. - Vous avez dit, un jour, qu'on ne se fait pas militant pour des individus épars. Que c'est la rencontre d'un peuple qui vous a transformé en combattant, en militant, en volontaire. Au début, vous avez été prêtre de paroisse en 1956, à la campagne. Prêtre ouvrier aussi. Quand est-ce que vous avez rencontré vraiment le peuple du Quart Monde ?

P.J. - Quand j'étais, n'est-ce pas, sur les quais de la Fosse, là, à Nantes, évidemment. Et puis après au régiment, et puis ensuite... C'est sûr quand j'étais curé de campagne, il aurait semblé que je voyais que des individus, parce que je recevais des clochards, on faisait notre jardin, le jardin ensemble. Et puis je leur disais : « Quand vous reviendrez, on mangera des légumes ; ils auront poussés ». Bon, je m'occupais aussi de ceux qu'on appelait, la racaille. Dans le quartier, il y avait deux ou trois familles... Tous ces gens ressemblaient..., étaient toujours, n'est-ce pas, des gens d'un peuple. J'ai toujours eu, n'est-ce pas, le sentiment que chaque personne était témoin, était témoin de quelque chose. Que la vie qu'il portait, que sa vie qu'il vivait, était témoignage, non pas seulement pour lui, mais aussi pour les autres. Parce que, moi, j'ai quand même eu cette..., je dirais cette chance absolument extraordinaire que le Seigneur m'a donnée, c'est qu'au fond, je n'ai jamais tellement cherché à faire des projets, ni à bâtir, n'est-ce pas. J'ai toujours été très, très fidèle à écouter les événements et les personnes. Et ma foi, on m'appelait « le prêtre de la racaille ». Ma foi, bon, bien... on aurait pu m'appeler autre chose, parce que j'étais quand même autre chose, j'étais quand même prêtre de Jésus-Christ. Et quand je suis rentré dans le camp de Noisy-le-Grand...

F.D. - Le camp de Noisy-le-Grand, c'était un des lieux où l'abbé Pierre avait construit des abris pour les familles très défavorisées. Et vous y êtes allé un certain 14 Juillet 1956 ?

P.J. - C'est ça, mon évêque m'a appelé un jour, et il m'a dit : « Tu sais Joseph... ». On est vraiment conduits par le Seigneur, parce que cet évêque, il avait été mon curé à Angers. C'était quelqu'un qui avait beaucoup, beaucoup de respect pour ma mère. Et cet

évêque m'avait appris beaucoup. Il m'avait appris surtout le respect des pauvres. Moi, j'ai eu une chance extraordinaire, j'ai rencontré des gens d'une valeur absolument fantastique. Alors donc, mon évêque, un jour il vient, - qui était le père Douillard - il me dit : « Ecoute Joseph, voilà ! Je t'ai fait venir parce que il y a un camp à Noisy-le-Grand, deux cent cinquante deux familles, peut-être trois cent, d'ailleurs en comptant les clandestines. Il y a plusieurs prêtres qui sont venus, ils n'ont pas pu y rester. Les familles les ont chassés. Tu y vas... Tu y restes six mois, un an puis tu rentres dans le diocèse. Et alors là, bien sûr, quand je suis arrivé dans ce camp qui était quasi désert,... il y avait quelques hommes et quelques femmes... Mais,... Tout de suite j'ai dit : « Mais ces gens,... mais ces gens qui sont là, ils n'en sortiront jamais ! Ils n'en sortiront jamais ! Il faut que... et cela j'en fais la promesse ! Ils monteront les marches de l'ONU ».

F.D. - Ils monteront les marches de l'ONU !

P.J. - « Ils monteront les marches du Vatican. Ils seront, n'est-ce pas, acceptés et reconnus par tous ! »

F.D. - Et c'est devenu une réalité ?

P.J. - Et c'est devenu une réalité. C'est pour ça que le Mouvement est devenu un Mouvement d'emblée, si vous voulez, le premier jour où j'ai mis les pieds à Noisy-le-Grand, il est devenu un Mouvement international.

F.D. - Vous avez fondé, là très vite, le Mouvement A. T.D., c'est-à-dire « Aide à toute Détresse » ?

P.J. - Tout de suite. Tout de suite...

Toutes ces mères de familles qui n'arrivent pas à joindre les deux bouts, ces enfants qui sont rejetés de l'école, ces pères qui n'arrivent pas à travailler, ces gosses, des jeunes qui sont comme moi quand j'étais jeune, qui font que des conneries, hein... J'ai dit : écoutez, ces familles, et bien, elles nous apprennent tellement, tellement. Elles partagent tellement de détresses, on va s'appeler "Aide à Toute Détresse". C'est comme ça que le nom il est venu. Mais tout de suite, ça a été la conscience que Dieu m'avait, m'avait vraiment mis au cœur même de l'église, puisqu'il m'avait mis au cœur même des pauvres. J'avais à partager désormais la vie d'un peuple, d'un peuple de misère, de souffrance.

F.D. - Est-ce que c'est vraiment un peuple ? Est-ce que ce n'est pas plutôt un conglomérat de gens à qui tout manque ? Qu'est-ce qui en fait un peuple ?

P.J. - La conscience ! La conscience de l'injustice qui pèse sur eux. Et la force de vivre au-delà, au-delà de la misère. De lutter sans cesse, en permanence, contre la misère. C'est un peuple, bien sûr, qui vient de partout. Ils sont le petit reste. Le petit reste de nos sociétés qui sont témoins de l'infidélité à nos croyances, à nos conceptions, à nos idéaux, à notre démocratie dirait-on ! Mais aussi à notre appartenance à l'église. Au fond, ce peuple nous rappelle sans cesse, et c'est là, n'est-ce pas, son message : « Que le Christ nous a demandé de tout quitter, et même jusqu'à la mort, pour que aucun homme ne soit perdu. »

Et surtout pas ceux auxquels il s'était identifié, qui l'ont porté, qui l'ont formé, qui l'ont façonné, qui ont fait de lui ce fils de Dieu, un fils d'homme.

Il ne faut pas oublier, quand même, que le message du Christ, a été tout pétri, n'est-ce pas, de celui que lui ont transmis les pauvres. Il a porté le message des pauvres quand il nous a rappelé « Heureux les pauvres ». Ce n'était pas simplement « Heureux les pauvres » qui sont loin de nous, mais..., mais qui font partie entièrement de notre propre humanité, de notre propre chair, qui sont..., qui sont nous-mêmes. Les pauvres étaient Lui ! Et ils sont restés,... ils sont restés Lui ! « Ce que vous ferez à plus petit, c'est à moi... ». « Lorsque quelqu'un aura faim, à qui vous donnerez du pain, ce sera moi qui serai nourri, ce sera moi qui serai à votre table, qui serai reçu. Ce sera moi auquel vous pensez, lorsque vous penserez à celui qui est en prison et que vous irez, n'est-ce pas, et bien le voir pour le libérer... Aux malades. » Moi je crois que c'est cela qui est extraordinaire, au fond, que les pauvres nous ont appris, c'est que, sans Jésus-Christ, ils n'ont rien à dire au monde. Ils n'ont à parler que d'injustice. Avec Jésus-Christ, ils peuvent parler d'Amour et nous obliger à aimer.

(Intermède musical).

F.D. - Quand vous êtes arrivé à Noisy, père Joseph, que vous avez vu toutes ces détresses, toute détresse, est-ce que vous n'avez pas été saisi par un sentiment de..., d'incapacité ? Qu'est-ce que vous pouviez faire ? Vous n'aviez pas d'argent, vous n'aviez pas beaucoup de pouvoir !

P.J. - J'avais... peut-être deux jours que j'étais là, trois jours... Et puis, j'étais assis en regardant les gens passer, pour essayer de comprendre un peu qui ils étaient. Essayer, n'est-ce pas, de prendre en ma mémoire leur silhouette, leur visage, de façon à pouvoir les appeler par leur nom... Les enfants étaient un peu autour de moi. Puis madame Escolle, elle vient me voir et puis elle s'assied à côté de moi.

F.D. - Qui était madame Escolle ?

P.J. - Oh, c'était une femme de la misère, qui avait eu sept huit enfants qu'on avait retirés. Son mari était un jeune..., un jeune homme qui ne faisait rien du tout. Son mari, son nouveau mari. Mais c'étaient de tellement braves gens !

Alors madame Escolle, elle vient là, elle s'assoie là et puis elle me dit : « J'aime mes enfants, je n'ai pas à manger, je n'ai pas ceci... » Et puis elle se met à pleurer. Et moi, je n'avais pas un sou, je n'avais rien, rien, rien, rien. Puisque le soir, au fond, je mangeais ce que je pouvais. Bien souvent... comme ça... Je lui dis : « Madame je n'ai rien à vous donner. Je n'ai rien, rien à vous donner et... Je peux vous donner ma soutane, quoi...hein... ». Et alors elle m'a regardé, et puis elle a vu que c'était vrai. Alors elle s'est mise debout. Et puis, elle a dit : « Venez voir un curé, un curé qui est complètement dingue, un con. Il n'a pas un sou ! » Et alors les gens se sont approchés. J'ai compris qu'au fond, c'était... Ma force, c'était quand même d'être prêtre au milieu d'un peuple. Et un prêtre qui ne prenait pas des attitudes particulières, ni... J'ai toujours refusé d'être en civil au milieu de la misère. J'ai toujours été en soutane. Toujours, toujours. Non pas parce que j'étais réfractaire, n'est-ce pas, à être en civil, mais parce que je sentais que les familles étaient tellement attachées à l'image de l'homme que j'étais, qui était prêtre. J'étais prêtre et prêtre d'une église dont certains faisaient parties... Du fait que j'étais prêtre, j'étais en soutane. Certains pouvaient me dire : « Non », pouvaient me rejeter. Et parfois, j'ai reçu des coups, des insultes. Mais ça faisait rien. C'était... J'étais prêtre, j'étais au milieu de ces familles. Ma parole, d'une certaine manière, reprenait celle du Christ : « Heureux vous les pauvres, car ils verront Dieu. Ils possèdent Dieu. » Ils ont déjà, n'est-ce pas, Dieu, n'est-ce pas pratiquement, comme bien, comme... Ils

sont absolument envahis de Dieu avec leur pauvreté. Et témoignage que l'œuvre de Dieu peut se faire si... ces pauvres crient, non pas la haine, mais crient l'Amour, forcent les hommes à s'aimer. La mission des pauvres, c'est d'obliger les hommes à s'aimer, à aller au-delà d'eux-mêmes. Faut pas descendre dans la rue pour pouvoir, n'est-ce pas, et bien, rester avec les gens de la rue. Mais c'est pour les sortir de la rue, eux qui ne sont pas des inférieurs, qui ne sont pas des inférieurs et qui peuvent proclamer le droit à la justice, mais surtout le droit d'amour, à la tendresse, à l'affection, au respect.

F.D. - Vous ne croyez pas, par moments, vous idéalisez un peu les pauvres ?

P.J. - Oh non. Oh non, vous savez ! Quand vous voyez ce que les..., ce que les familles sont capables. Moi je regarde ça... Je me vois encore ce vendredi Saint. A l'époque, je faisais le chemin de croix dans les cités. Et tous les gens des cités venaient : chrétiens, pas chrétiens, croyants, pas croyants. Il y avait la foule. Tout le monde venait de toute la cité ; les gens venaient là. Alors, on s'arrêtait. On s'arrêtait, on revivait... l'arrestation, et on pensait à tous les gosses, à tous les gosses qui étaient... qui avaient été arrêtés dans la semaine, dans le mois, dans l'année. On voyait, n'est-ce pas, là, les gens à la fontaine qui se retrouvaient les uns et les autres. Et dans ce camp où il n'y avait pas d'eau, où il n'y avait que quelques malheureuses fontaines, où il n'y avait qu'un seul water-closet pour près de trois cent familles. Et bien là, on parlait... On parlait des difficultés chez l'épicier pour le payer. On parlait, n'est-ce pas pratiquement, de toutes les difficultés, parce que l'on n'avait pas de travail. Et puis on vivait le chemin de croix, comme ça, les uns et les autres. Et puis après, à la fin du chemin de croix, voilà une femme qui vient me trouver, et puis qui me dit : « Voilà j'ai compris ce soir que mon péché à moi, c'est d'avoir mis des enfants au monde qui sont les enfants de la misère ».

F.D. - Et qu'est-ce que vous lui avez répondu ?

P.J. - Je ne lui ai rien répondu. On ne répond jamais à des choses comme ça. A des choses comme ça, on ne peut faire que prier. Il y a des réponses qui ne peuvent être que des prières et des silences. Non, vous savez les pauvres, je ne les idéalise pas, je les vis. Et je dirais, ils me vivent, nous nous vivons. Ils sont tellement pleinement et totalement fils de Dieu et filles de Dieu. Ils répondent tellement, tellement aux normes de la charité, l'amour, la pitié, la tendresse ; ils ont tellement besoin, tellement assoiffés. Non, Non. Notre monde cherche des prétextes comme pour ma mère. - « Votre gamin, qu'est-ce qu'il va devenir ? Qu'est-ce qu'il va devenir ? Pourquoi vous avez des enfants ? Ils vont devenir des enfants de la misère. A quoi ça sert ? »

F.D. - Vous le dites que le Quart Monde, que la misère, ça se transmet de père en fils, de mère en fille, et que finalement on n'en sort pas. »

P.J. - On n'en sort pas, non pas parce qu'on ne veut pas en sortir ! On n'en sort pas parce que... Au fond, à ceux qui sont pauvres, on donne peu. Et le Christ a même dit : « A ceux qui n'ont rien, on enlèvera encore le rien qu'ils ont ! » Le monde, n'est-ce pas, on dirait qu'il a peur que les gens qui sont dans la misère deviennent leurs égaux, et donc revendiquent ce qu'ils désirent eux-mêmes pour leurs propres enfants. Nous voulions introduire, n'est-ce pas, l'ordinateur dans les quartiers pauvres. Et on me dit : « Mais ces gens deviendront aussi forts que nous, n'est-ce pas ! Ils enlèveront notre travail ! » Mais c'est ça notre monde ! C'est ça notre monde d'aujourd'hui, et de toujours. Et c'est pourquoi les pauvres ont une parole, n'est-ce pas, une parole à adresser au monde, à la terre. Ils ont à dire, n'est-ce pas, que la justice,

n'est-ce pas, n'est pas un bien pour certains, n'est-ce pas, une faveur. Que la justice est un droit, et que l'amour, et qu'aimer, n'est-ce pas, c'est aussi... et bien, un droit pour les pauvres comme pour les riches. Que nous avons le devoir d'aimer, et donc par conséquent, de partager, de se dépouiller les uns et les autres, pour que d'autres puissent grandir, puissent avancer, puissent aller devant vous. Hein, aller devant vous, parce que vous, vous avez accepté de vous mettre derrière et d'écouter, de comprendre et d'aimer. Je ne suis pas du tout, n'est-ce pas, un utopiste. Je sais bien que les pauvres, eux aussi, n'est-ce pas, ils ont leurs torts !

Mais, qui fait le plus grand tort à l'autre, n'est-ce pas ? Ceux qui maintiennent les pauvres dans une humanité toute entière, inutile, sans avoir de possibilité de servir. Toutes ces intelligences gâchées, tous ces cœurs à qui est-ce qu'on a arraché l'amour, toutes ces personnes, tous ces fils de Dieu qui ne peuvent plus prier, parce qu'ils disent : « Mais si Dieu existe, n'est-ce pas, ce serait pire encore ! Si Dieu existait, ce serait pire encore ! »...

(Intermède musical).

FACE B :

(Intermède musical).

F.D. - Depuis 1960, vous avez autour de vous des volontaires, plus de trois cent je crois actuellement. Qui sont-ils ? Comment sont-ils venus ?

P.J. - Parce que vous savez, l'amour est contagieux. Quand on aime vraiment, et bien on ne peut pas, ne pas trouver d'autres gens à aimer. On n'aime jamais seuls. C'est sûr que les familles, au fond, dès le point de départ nous ont aimés. Ils sentaient tellement que nous étions tellement sincères. Parce que je dis bien, nous, parce que, au fond, je n'ai rien fait seul. C'était ma chance, je n'ai jamais rien fait seul. J'étais héritier de gens comme l'abbé Godin, comme le père Depierre, comme l'abbé Pierre, de Péguy. J'étais au fond celui qui a eu la chance de rencontrer, n'est-ce pas, le père Gerbaud, aumônier Jociste, qui a eu la chance de rencontrer à travers sa vie toujours des hommes..., mon évêque. J'ai eu la chance de rencontrer toujours une mère surtout, ma mère. Une mère. Une mère comme celle qui était la mienne. Je n'ai toujours jamais rien fait seul. Dès le point de départ, au fond, des gens, des jeunes sont restés avec moi. Une Allemande, Erika, est morte aujourd'hui d'un cancer... Elle était toute sa vie dans le mouvement. Après cette rencontre, et bien, sa vie a été complètement changée, transformée. C'était absolument extraordinaire.

Après, ça a été Bernadette qui était..., qui était athée. Puis ça a été Anne-Marie... qui est venue par hasard dans le camp de Noisy-le-Grand, elle s'est trompée. Elle ne parlait pas un mot de français. Moi, je ne comprenais pas non plus ce qu'elle disait. Je n'ai pas fait d'histoire. Je lui ai dit : « Ecoutez, voilà votre lit, voilà votre pièce. » Dans une espèce de baraque en bois, je l'ai mise là-dedans, qui était complètement... qui pullulait de poux, de puces, de tout un tas de choses, de tout un tas de bestioles. Et puis je lui ai dit : « Ecoutez, vous commencez tout de suite. » Et je l'ai emmenée dans une famille. Et puis, elle est restée là trois ans. Elle ne connaissait pas un mot de français. Elle avait un tel sourire, un tel dynamisme, mais que les gens, n'est-ce pas, la suivait. Elle prenait la vaisselle ; elle se mettait à nettoyer la maison. Elle était... C'était absolument extraordinaire, Anne-Marie ! C'était absolument fantastique, Anne-Marie Jensen. Et puis après, n'est-ce pas, cela a été Francine de la Gorce. Et puis, cela a été Alwine de Vos van Steenwijk.... Et puis... Et puis, l'avantage de ça, c'était que c'était tous des gens qui n'étaient pas engagés, si vous voulez, dans des oeuvres. Ils étaient libres. Ils n'avaient

rien, rien dans les poches. Mais ils avaient des cœurs tellement gonflés d'amour. Alors, ils sont... On a vécu là... On a vécu ensemble. Et puis, on s'est jamais dit : "On est volontaires ou pas volontaires". Moi, je vois toujours Madame de Vos van Steenwijk qui arrive dans cette misère, elle qui était diplomate. Elle me dit : « Qu'est-ce que vous pouvez faire ? » Alors je lui dis : « Ecoutez : vous m'organisez un colloque à l'UNESCO. » Toute étonnée, elle me dit : « Mais un colloque à l'UNESCO, mais il y a toute cette misère ! » J'ai dit : non. Vous savez les pauvres, leur cœur ne suffit pas. Il faut qu'ils atteignent aussi les intelligences. Il faut que nous fassions un Institut de recherche.

Non pas que l'on ne devait pas accompagner les familles, non pas que l'on ne devait pas vivre avec elles, non pas que l'on ne devait pas passer des nuits parfois auprès d'un enfant malade. Non pas, n'est-ce pas, que l'on ne pouvait pas être auprès d'un homme, n'est-ce pas, qui venait de perdre son enfant et qui était là, le soir, à pleurer, n'est-ce pas, à deux heures du matin et que vous rencontriez ; non pas cela.

Non pas se mettre à faire des études, mais forcer, forcer les hommes, forcer les hommes, ceux qui ont les pouvoirs de la pensée, de l'intelligence, les pouvoirs politiques, les pouvoirs religieux, hein. Les forcer à connaître que la misère, n'est-ce pas, ce n'est pas une affaire de cœur ni de sentiments. Mais que c'est aussi une affaire d'intelligence, une affaire de connaissance, parce que l'on doit créer, n'est-ce pas, des politiques qui soient irréversibles. Parce que la misère, c'est tellement intolérable, que on doit, on doit vouloir, on doit vouloir absolument la détruire. Mais pour la détruire, il faut la connaître. Et le drame de notre société, le drame du monde d'aujourd'hui, hein, comme il y a trente ans, c'est qu'au fond, on ne connaît pas, on ne connaît pas la misère. On ne connaît pas le nom..., on ne sait rien. On ne connaît pas ce que les gens peuvent vivre. On ne peut pas imaginer ce que c'est que de voir ses gosses rentrer, n'est-ce pas, de l'école, n'est-ce pas pratiquement, sans avoir rien fait de la journée, n'est-ce pas, parce qu'ils étaient malheureux, parce qu'on n'avait pas mangé en partant le matin. De voir un homme qui vient et qui se cache, et qui fait semblant d'avoir été au travail, alors que depuis deux mois, trois mois, quatre mois, il ne travaille plus. Cela vous savez..., on ne peut pas imaginer ça.

Et tant que l'on n'aura pas imaginé, tant que l'on n'aura pas compris ça, et bien on ne s'engagera pas d'une façon absolument honnête, n'est-ce pas pratiquement, pour lutter contre la misère. Et j'ai dit à madame de Vos : « Voilà, ce que nous devons faire. Nous devons créer un Institut de recherche. » Et c'est peut-être là qu'a commencé vraiment le Volontariat. On ne s'est pas dit jamais : « On est des volontaires. » C'est plus tard qu'on a commencé à réfléchir sur le volontariat. Je vous dis moi, la chance que le Seigneur m'a donnée, c'est que j'ai toujours cru que, au fond, sur mon chemin, il me mettrait les gens qu'il fallait, au moment qu'il fallait. Il me laisse aller jusqu'au bout du ravin, et lorsque je vais tomber, il me ragrippe, il me ressaisit, il me reprend. Et puis... il fait que quelqu'un est à côté de moi, et puis qu'il apporte la réponse, la solution que je cherchais.

Que je n'ai pas à m'angoisser de trouver, puisque je savais, et parce que je sais que le Seigneur, et bien, mettra au moment voulu, les personnes qu'il faut.

(Intermède musical).

F.D. - Mais père Joseph, faire avancer deux millions et demi de personnes ensemble, cela paraît très difficile. Est-ce qu'il ne vaudrait pas mieux aider à s'en sortir les familles qui le peuvent le plus, qui sont les moins pauvres, au moins celles là les sauver, au moins sauver un certain nombre d'enfants ?

P.J. - Un jeune qui apprend un métier pour lui-même et qui oublie les autres, les copains, en réalité c'est..., c'est en faire un isolé, un raté. Mais ce n'est pas faire gagner une avancée pour les autres. On n'a même pas le droit, voyez, de créer cette sorte de chance pour les uns au détriment des autres, ou en oubliant les autres. Parce que, à ce moment-là voyez-vous, vous écrémez un milieu. Et qu'est-ce que nous voulons, nous, ATD Quart Monde ? Nous voulons que le milieu tout entier n'est-ce pas, sorte, n'est-ce pas, de la sous-prolétarianisation, sorte de la marginalité. Ils ne seront délivrés de la misère que tous ensemble, tous ensemble. Sinon, il n'y aura personne de délivré de la misère. Parce que ceux qui auront monté, seront récupérés par les autres, n'est-ce pas. Ils iront rejoindre les autres et ils seront tentés d'oublier leur propre famille et les familles, n'est-ce pas, d'où ils viennent, des cités d'où ils viennent, des quartiers d'où ils viennent. Ils seront tentés d'oublier. Et on les poussera à oublier. Et on leur dira : « Toi au moins, tu es quelqu'un. Tu t'en es sorti par tes propres forces. » Ce qui n'est pas vrai d'ailleurs hein ! « A cause de ton intelligence, à cause, n'est-ce pas, de ta patience, de ton acharnement, tu t'en es sorti. » Et on finira par dire : « Mais moi, je ne dois rien à personne. » Si ! Et la mère qui nous a nourri, n'est-ce pas, le père qui nous a conçu. Nous avons tous, n'est-ce pas pratiquement, le milieu dans lequel nous avons vécu, qui nous a donné parfois la chance de rencontrer Dieu et de rencontrer les autres.

F.D. - Mais s'il y avait une chose à faire actuellement, sur quoi mettriez-vous l'accent ?

P.J. - La fierté. La fierté. Que les familles, n'est-ce pas, et bien soient fières, parce que ces mères, sont les mères du courage. Et elles doivent savoir qu'elles sont les mères du courage. Elles doivent être fières de la manière dont elles élèvent leurs enfants sans moyens. Il faut que le père soit fier, n'est-ce pas, malgré qu'il n'a pas d'argent, qu'il n'a rien mangé, qu'il n'a pas de vêtements à se mettre, qu'il s'en aille au travail malgré cela, n'est-ce pas pratiquement, le ventre creux... Fier !

Et c'est parce qu'ils auront cette fierté qu'ils réclameront, qu'ils réclameront le tout. C'est-à-dire, réclamer le tout, c'est-à-dire l'école pour les enfants.

C'est sûr que la première des choses, la plus importante, n'est-ce pas, c'est déjà, n'est-ce pas, de s'occuper des tous petits enfants. Parce que les petits enfants, il faut leur apprendre, il faut leur apprendre la fierté du milieu. Il faut leur faire aimer leur milieu, il faut leur faire aimer leur père et leur mère, n'est-ce pas pratiquement, aussi profondément qu'eux-mêmes. Il le faut absolument. Et puis leur faire aimer leurs petits camarades. Leur faire aimer, n'est-ce pas, le milieu dans lequel ils ont vécu, pour que jamais, jamais, n'est-ce pas pratiquement, ils ne l'oublient ou ne le rejettent.

Le drame de la misère, c'est que, dès l'enfance, l'enfant se sent, n'est-ce pas, quelqu'un d'à part, même à l'école, même dans le circuit scolaire. Il faut donc que la confiance s'établisse et s'établisse aussi entre les populations et l'église. Il faudrait arriver à ce que l'église, je dirais, n'est-ce pas pratiquement, redevienne toute simple, c'est-à-dire qu'elle ne cherche pas tellement à vouloir jouer la pauvre, hein. Elle est ce qu'elle est. Elle est messagère d'un message extraordinaire. C'est le message du Christ.

Et donc, il faudrait que les instituteurs, il faudrait, n'est-ce pas, que les prêtres, reviennent dans la rue, revivent, n'est-ce pas pratiquement, la vie et la condition des humbles et des petits. Mais ceux qui ont, hein, ceux qui ont, oublient qu'ils ont pour réapprendre de ceux qui n'ont pas. Que ceux qui ont des pouvoirs, et bien, se mettent aussi parfois en état d'infériorité et d'écoute.

Alors il faudrait aussi, bien sûr, que l'on donne du travail aux hommes. Ce n'est pas normal que des hommes puissent rester cinq, dix ans, sans travail. Et ce n'est pas normal que des jeunes n'est jamais connu ce que c'était que de travailler.

Et on prévoit que, dans une dizaine d'années, que pour les années, n'est-ce pas, deux mille, et bien il y aura au moins un tiers..., au moins un tiers, n'est-ce pas, des hommes, des femmes et des jeunes qui n'auront jamais pris le chemin, le chemin du travail.

C'est un des scandales parmi les autres, un scandale parmi les autres. Parce que, au fond, le manque d'une école adaptée hein, le manque d'une école, d'une école, n'est-ce pas, qui soit témoin de la pauvreté, qui soit vraiment messagère de la souffrance et de la manière dont les gens vivent. Le drame de ceux qui sont inutiles. Et bien, tout ça, n'est-ce pas, ce n'est pas recevable. Rien ne peut l'excuser !

On ne peut pas nous dire que..., que dans notre société, étant donné le peu, n'est-ce pas, de difficultés que nous avons, il est normal qu'il y ait tant de chômeurs. Que les enfants sortent, n'est-ce pas, tous les ans de l'école à dix-sept ans - seize ans, dix-sept ans -, sans savoir ou à peine lire et écrire ; que des jeunes restent sans formation. Si tout ça, ça existe, c'est parce qu'on l'accepte ! Et ça, c'est inacceptable. Et l'école, elle a mission, la mission de..., de refuser l'inacceptable.

(Intermède musical).

F.D. - Vous êtes allé dans beaucoup de pays étrangers. Est-ce que vous avez trouvé partout la même chose ? Est-ce que le Quart Monde est le Quart Monde partout ?

P.J. - L'homme de la misère, il est quelqu'un en trop ! hein. Il est en trop partout, quelque soit le pays, n'est-ce pas pratiquement. En Europe ou en Amérique, il est en trop. Il devient insupportable parce que l'on attend rien de lui, on le croit à charge. On ne veut pas se rappeler qu'il a un message à nous livrer, n'est-ce pas, sur nos concepts de démocratie, de justice, de liberté, n'est-ce pas pratiquement, de partage et autre. On n'attend absolument rien de lui. Et ça, c'est partout dans le monde pareil. Je parle dans le monde occidental.

F.D. - Comment cela se passe dans le Tiers Monde, qui est déjà un monde de la misère ?

P.J. - Dès le point de départ, déjà en 1962, j'étais parti aux Indes. Les pauvres nous appellent. C'est sûr, ce n'est pas possible que nous restions enfermés dans notre Europe et aux États-Unis. Il y a certainement..., les pauvres nous attendent ailleurs.

L'opportunité s'est présentée un beau jour, n'est-ce pas, au Guatemala. Il y avait des personnes que j'avais rencontrées à la Nouvelle Orléans, qui travaillaient là dans des villages très, très pauvres, n'est-ce pas, au Guatemala, qui voulaient quitter parce qu'ils n'avaient plus assez de recrues et qui m'ont demandées de venir, de venir les rejoindre.

Alors nous sommes allés au Guatemala. Et puis en Afrique, c'était la même chose ! On nous a demandé aussi. Nous nous disions : « Il faut quand même qu'on réapprenne peut-être la misère. » Il faut que nous redevenions, au milieu des pauvres, « des gens sans pouvoir », des gens sans moyen, même pas celui de la langue.

Il faut que nous redevenions, tout à fait, comme au point de départ. Des gens, des gens dont on peut dire : « Venez voir ce curé, n'est-ce pas pratiquement, il n'a même pas un sou ! »

Alors donc, nous sommes partis en Tiers Monde. Et là, nous avons rencontré la même chose, vous savez. Nous avons rencontré l'exclusion. Nous avons vu des mères qui étaient chassées des villages, à cause de la pauvreté du village.

Nous avons vu des..., des enfants, des enfants qui comme les enfants que..., comme l'enfant que j'ai été, était obligé dès l'âge de cinq ans à gagner sa vie.

Nous avons vu des enfants qui étaient, qui étaient complètement, complètement privés d'enfance, privés d'enfance, à cause de la misère de leurs parents.

Nous avons vu des hommes absolument sans travail. Des mères qui n'arrivaient pas à joindre les deux bouts... Une fierté, une volonté. Et ces familles, n'est-ce pas pratiquement, restées quand même debout et fières, et malgré tout incomprises, malgré tout incomprises.

Nous avons retrouvé, au fond, au milieu de la, je dirais, de la pauvreté générale, nous avons rencontré la misère de chez nous. Aussi âpre aussi dure, hein, aussi implacable, aussi mal comprise.

Les familles, n'est-ce pas pratiquement, affluant vers les métropoles où rien n'est fait pour les accueillir. Ça, c'est le drame des années 90. Nous aurons, n'est-ce pas, des capitales qui... ont aujourd'hui un ou deux millions d'habitants et qui en auront dix, n'est-ce pas, dans vingt ans.

F.D. - Vous n'êtes pas complètement découragé ?

P.J. - Non, je ne suis pas découragé, d'abord parce que j'ai l'église, hein..., l'église qui est partout. Et puis, je ne peux pas être découragé non plus, parce que, si j'étais découragé, n'est-ce pas, je me nierais moi-même, puisque étant donné que j'ai passé partout, par tous ces chemins, n'est-ce pas, que prennent aujourd'hui, et qu'on impose aux pauvres de prendre.

Et que j'ai pu tenir une parole, une parole d'espoir : la misère n'est pas fatale ! Les hommes qui construisent la misère, eh bien, peuvent la détruire. Non je ne peux pas être découragé.

Cela serait, ça serait me nier moi-même. Cela serait, absolument..., je dirais, ce serait presque..., je dirais, injuste. Je dirais même que je manquerais de jugement.

On ne peut pas accepter tout ce qui existe. Mais parce que l'on ne peut pas l'accepter, et que tout le monde n'accepte pas, et que les plus pauvres ne l'acceptent surtout pas, et bien nécessairement, cela doit changer. Et cela changera ! Je suis sûr que cela changera.

F.D. - Et cela changera par la violence ?

P.J.- Ah non !

F.D. -Par l'amour?

P.J. - Cela ne peut changer que par l'Amour et la Justice, liés ensembles.

(Intermède musical).

F.D. - Père Joseph, il y a trente ans maintenant que vous avez créé ATD Quart Monde. Qu'est-ce que pendant ces trente ans, vous avez appris de plus important ?

P.J. - J'ai réappris, n'est-ce pas, ce que dans mon enfance nous avons vécu, à savoir que l'humanité forme un tout. Nous sommes responsables de détruire la misère. C'est ça que j'ai appris. J'ai appris comme ça que les riches ont besoin des pauvres pour leur rappeler sans cesse la justice, la vérité. La vérité. Au fond, nous vivons tous dans un monde, n'est-ce pas, de vérités tronquées, de simili vérités. Les pauvres nous ont toujours appris que l'essentiel, ce n'était pas de toujours gagner beaucoup d'argent. Ce n'était pas de réussir. Toute réussite vous laisse seul, si elle ne sert pas à la réussite des autres. Nous ne sommes qu'une unique humanité et que, riches ou pauvres, nous avons tous un combat à mener pour une société plus juste, plus franche, plus fraternelle. Ça, c'est je crois que là, c'est un..., c'est un rappel permanent.

L'amour peut faire beaucoup de sottises. Si l'amour n'est pas endigué par la justice, on peut oublier, n'est-ce pas, que ceux que nous rencontrons et qui sont dans la misère, sont aussi, je dirais, responsables de sortir de la misère, non pas seuls, mais de sortir de la misère avec les autres, en entraînant aussi, aussi les autres. Et alors, l'amour peut nous faire parler de

communion, de partage et de créer, dans le monde marginal, nos pauvres. En faire des bons pauvres. Mais la justice, la justice nous oblige à exiger le droit pour les uns et pour les autres. Pour tous. Que nous soyons respectés et que nos droits, le droit à l'éducation, le droit à la spiritualité, au travail, le droit aussi de manger, n'est-ce pas, doit nous être reconnus, voyez. Voyez moi, j'ai été lâche devant des pauvres à qui j'aurais dû exiger beaucoup plus, car l'amour doit nous permettre d'exiger beaucoup plus, et, la justice doit nous forcer à exiger beaucoup plus. Mais aussi j'ai été lâche souvent parmi..., parmi les autres. J'ai des fois eu des silences que le Christ n'aurait pas eu. Remarquez, vous pouvez traiter certains de « sépulcre blanchi », hein... Moi, je ne pouvais pas le faire bien entendu, hein...

Mais il y a peut-être des choses quand même que j'aurais pu dire et que je n'ai pas dites, ou que j'ai mal dites parce que je n'étais pas assez préparé, parce que je n'étais pas assez, je dirais, imprégné d'amour, hein, imprégné aussi peut-être de paix.

On ne peut parler que dans..., avec un cœur qui soit..., je dirai, rempli de paix, de..., de mansuétude. Puis l'amour nous, nous oblige à..., à excuser, à ne jamais condamner.

Mais la justice nous demande, nous exige, que nous réclamions, que nous..., que nous exigions, que nous allions toujours dans..., dans le profond respect des autres, et dans la compréhension. Moi je comprends que les riches aient peur des pauvres. Je comprends. Toute l'histoire, toute l'histoire du monde a été, hein, que les puissants ont été détrônés et que les riches sont partis les mains vides, et les pauvres, n'est-ce pas, gavées. Ça, c'est l'histoire de l'humanité.

F.D. - Là, ce sont les paroles du Magnificat.

P.J. - Mais oui, ce sont les paroles du Magnificat, c'est sûr. C'est pour ça que je les reprends, hein, c'est pour cela que je les reprends. Mais le Magnificat, et bien, n'est pas un chant de haine, c'est un chant de victoire. C'est une prophétie. C'est une prophétie.

Au fond, toute notre vie, vous savez, est prophétique. La vie des humbles, comme la vie des autres, de ceux des « sans pouvoir » comme des autres. Nous avons tous reçu de Dieu ce..., ce don du témoignage que, demain, ne peut pas être comme aujourd'hui, parce que, si demain était comme aujourd'hui, alors ce serait à désespérer, à désespérer de l'amour de Dieu, hein. Et nous ne serions pas vraiment ses enfants. Ce ne serait pas vrai que nous serions ses enfants, que nous sommes ses enfants.

(Intermède musical).

F.D. - Le simple citoyen, l'individu isolé, le chrétien de base, de bonne volonté, est-ce qu'il peut faire quelque chose ? Est-ce qu'il peut mener une action, lui, en faveur du Quart Monde ?

P.J. - C'est lui qui, en tout premier, doit mener un combat contre la misère.

Qu'est-ce que signifierait d'être chrétien, n'est-ce pas pratiquement, disciple du pauvre parmi les pauvres, du plus pauvre de tous ? Et comme me le disait, n'est-ce pas, le pape Jean Paul II: « Vous avez raison, père, le Christ n'est pas né pauvre, il est né misérable. Et en chaque misérable aujourd'hui, le christ vit intensément. » S'il est chrétien, n'est-ce pas, il a été baptisé, hein, ne considère pas comme un devoir, le devoir le plus impérieux qui soit, de détruire la misère, alors que vaut l'Eglise ? Quelle signification a l'Eglise ? Qu'est-ce que veut dire le mot « Charité » ? Non pas celle qui consiste à faire l'aumône, mais cette charité, n'est-ce pas, qui est, en réalité, partage de Dieu. Parce que c'est ça la charité, c'est le partage de l'amour de Dieu, hein, entre les uns et les autres. Et qu'est-ce que ce serait, n'est-ce pas, un partage d'un amour de Dieu qui serait tronqué ? Et qui ne serait que le partage que pour certains ?

C'est pour ça que j'ai confiance dans..., dans l'Eglise, parce que toute son histoire, toute son histoire a été mêlée à l'histoire des plus pauvres. Je dis bien des plus pauvres, hein. Elle n'a pas été mêlée à l'histoire de la bourgeoisie et cela lui a fait beaucoup de..., beaucoup d'ennemis, si vous voulez, hein. Elle n'a pas été mêlée à l'histoire des riches, et là aussi elle a eu beaucoup à en souffrir. Elle a été mêlée à l'histoire des plus pauvres, à l'histoire des plus pauvres. Et c'est pourquoi elle a été tellement persécutée, et qu'elle restera toujours persécutée parce que, mêlée à l'histoire des plus pauvres, c'est défendre avant tout, avant tout les faibles. Les faibles, non pas pour les tenir dans la faiblesse, les entourer dans leur faiblesse, mais pour justement les faire vivre, n'est-ce pas, et éclater la force que les faibles portent en eux, n'est-ce pas, hein. Et c'est ça la mission de l'Eglise.

La mission de l'Eglise est de..., est de permettre aux hommes d'entendre la parole des faibles, hein, qui, plus que d'autres savent ce que c'est que l'injustice, parce que ils ont vécu l'injustice, et donc par conséquent, parce qu'ils réclament la justice, ils savent ce qu'ils réclament. Plus que d'autres, ils savent ce que c'est que la liberté, eux qui ont toujours été privés de liberté, qui à cause de l'aumône, n'est-ce pas, des soupes populaires, n'est-ce pas, des banques alimentaires, ont toujours été dépendants des autres, n'est-ce pas, à la merci des autres, à la merci d'un service social, à la merci, n'est-ce pas, d'une bonne dame de charité, n'est-ce pas pratiquement. Mais comment comprenez-vous que ces gens-là ne sauraient pas ce que c'est que d'être esclaves, d'être inférieurs, d'être ligotés.

Ma mère, toute sa vie, n'est-ce pas, a essayé de ne pas être ligotée, à cause, n'est-ce pas, qu'elle avait besoin de vivre, n'est-ce pas, des dons des autres, de... Qu'elle avait besoin, n'est-ce pas pratiquement, de tendre en permanence la main pour ses gosses, hein, et les gosses des autres, hein. Et bien, comment ma mère n'aurait pas su, mieux que n'importe qui, ce que c'est que d'être libre ? Elle s'est toujours battue pour être libre, pour pouvoir maintenir sa fierté. Qu'est-ce que c'est... Qui peut mieux que les plus pauvres nous dire ce que c'est que l'amour ? Eux, n'est-ce pas, qui ont toujours eu des amours cassés.

Moi je me rappelle d'un. Dans mon enfance, dans mon enfance, on avait rencontré..., on avait ramassé, comme ça dans..., dans la rue, un petit chardonneret qui était blessé. On l'avait ramassé, on l'avait recueilli chez nous. Et puis on l'avait mis dans une cage. Et puis on lui donnait des graines. Et puis, on lui donnait de l'eau, on le soignait, on l'aimait bien. Et puis il chantait. On avait eu tellement de souffrance, tellement de peine. Papa n'écrivait plus. On ne savait plus, on n'avait plus..., on n'avait plus d'argent. On était vraiment, vraiment dans la..., la grande, grande misère. Et on pleurait, ma mère pleurait. Et nous aussi les pauvres gosses, on ne comprenait pas, on ne savait pas ce qu'il fallait faire.

Moi, j'allais bien voler à droite et de gauche des fleurs pour lui apporter, lui faire des petites délicatesses comme ça, hein... Je volais des sous chez la bouchère pour pouvoir lui acheter quelque chose. Mais maman était là. Et, et puis, heu, un beau jour, on a..., c'était un peu mieux, un petit peu de soleil est venu dans la maison. Et puis on a regardé la cage du chardonneret... Il était mort !

C'est ça la misère. Ne jamais pouvoir être sûr de garder ceux qu'on aime.

Alors l'Eglise, c'est ça qu'elle a à dire au monde. Cette justice que réclament les pauvres, ce n'est pas la haine. Ce qu'ils demandent, c'est..., c'est ce que tous les fils de Dieu doivent demander pour eux, pour leurs enfants, mais aussi pour les autres.

C'est pour cela que j'ai confiance en l'Eglise parce qu'elle a toujours été..., toujours été du côté de ceux qui..., qui étaient les plus pauvres, jusqu'à...

On parle souvent, n'est-ce pas, de quelqu'un qui se dit : « Voilà, moi je vais me faire religieux, je me fais religieuse, je m'en vais en pays du Tiers monde. »

Partout où nous allons dans le Tiers monde, nous rencontrons, n'est-ce pas, des religieuses, nous rencontrons, n'est-ce pas, des chrétiens laïcs, n'est-ce pas, qui se sont enfoncés dans le monde de la misère et qui partagent ce monde de la misère.

C'est ça l'Eglise au cœur de la misère.

On ne se rend pas compte de ce que cela représente ! On a l'air de..., de penser que quelqu'un, n'est-ce pas, choisit d'être, d'être ainsi religieuse, n'est-ce pas pratiquement, ou ATD Quart Monde, n'est-ce pas, d'être Volontaire du Mouvement ATD Quart Monde. On ne se rend pas du tout compte ce que cela peut représenter, n'est-ce pas, de rupture.

Moi la première des ruptures que j'ai rencontrée, vous savez, c'est formidable, et ça, ça m'a toujours marqué. J'avais des amis moi, avant d'entrer, n'est-ce pas, là, et bien au camp de Noisy-le-Grand. J'avais des amis... Nous étions tous entourés d'amis.

Et puis quand on est rentré dans le monde de la misère, alors..., ce n'est pas que nos amis nous ont quitté, ce n'est pas ça. Ce n'est pas que nous avons quitté nos amis, ce n'est pas ça non plus. Mais nous rencontrions des choses tellement graves, tellement importantes, que... il n'y a plus de langage possible, on ne se comprenait plus, on... On avait choisi d'autres routes.

Imaginez que ceux qui rentrent dans le monde de la misère choisissent d'autres routes, et des routes, n'est-ce pas, qui vont souvent jusqu'au bout, jusqu'au bout, n'est-ce pas, de l'incompréhension. Parfois même de la haine ! Moi j'ai connu des..., des familles qui me haïssent, des gens qui me haïssent parce que je suis revenu de la misère, des gens qui refusent, n'est-ce pas, le petit journal qu'on leur envoie, en disant : « Vous savez, la vie est tellement dure comme ça. Est-ce que vraiment vous avez..., vous avez encore à nous apporter, n'est-ce pas, toutes les misères des autres. Nous ne sommes pas responsables. »

Bien sûr, nous ne sommes pas responsables. Mais nous sommes tous responsables de détruire la misère. Et cela, l'Eglise l'a compris.

(Intermède musical).

Présentateur du journal « LA VIE » :

Ainsi se termine « la rencontre de la vie » avec le père Joseph Wrésinski. Cette rencontre a été enregistrée en juin 1987.

Cette cassette vous a été proposée par l'hebdomadaire chrétien d'actualité « la vie ». Elle a été réalisée par l'atelier de documents sonores dirigé par Bernard (Soulé). Illustration musicale et mise en onde : Derrick (Okay).

Vous pouvez retrouver le témoignage du père Joseph Wrésinski dans deux livres notamment : « Heureux vous les pauvres » aux éditions Cana et « paroles pour demain » aux éditions Desclée deBrouwer. Pour prendre contact avec le père Joseph Wrésinski, il vous suffit de lui écrire : 107, avenue du Général Leclerc - 95480 Pierrelaye.

Enfin si vous souhaitez commander d'autres exemplaires de cette cassette ou recevoir le catalogue de nos collections de cassettes rencontre, débat et récit, il suffit d'écrire à l'atelier de documents sonores, 163, boulevard Malesherbes - 75859 Paris Cedex 17.

Nous vous remercions de votre attention.